

La tristesse du moustique

Jacques Brault

Volume 10, numéro 3, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1995). La tristesse du moustique. *Brèves littéraires*, 10 (3), 8–10.

La tristesse du moustique

Non, il ne pèse pas lourd. C'est à peine si on l'entend aller et venir entre ville et campagne. Croquis parisiens, histoires naturelles, anecdotes paysannes, son œil pointu vise, tire, et pan ! Après, peu de choses; il range son pinceau d'écrivain aux poils fatigués, couleur de carotte; un petit, tout petit soupir, échappé d'une immense morosité. «Qu'est-ce que j'attends pour me tuer ?»

Ce moustique littéraire épand partout ses bêticides. Comme il a le dégoût très sûr, il rate rarement sa cible. Mais c'est moins un vengeur qu'un ennuyé, au sens fort du mot. Écrire, pour lui, consiste à réduire. Il fait volontiers dans le minimal. Sa pitié, il en a, s'exerce à la pointe sèche. Le dard au besoin se tourne contre lui-même. «Un ami de moins, quel soulagement !» Nulle pose chez ce pince-sans-rire qui endure au cœur les pires pincements. Père muet et suicidé, mère bavarde et méchamment vivante : fils éperdu d'écœurement. Cela ne fait pas le poids dans la balance du succès. *L'écornifleur*, c'est lui* et personne d'autre, un pauvre bougre curieux de mesurer son désenchantement aux ruses minables de la

comédie humaine. La mesquinerie guette au départ chaque geste et chaque phrase. Donc, la justesse avant tout. Et l'économie. Pour cet écrivain à la tendresse dévoyée, le trait lucide, se refusant à la prose «bonne fille» et surtout à la racoleuse d'approbations, ne manque pas de revenir frapper l'envoyeur. «Ah ! ce *non* ! qui m'échappe comme une syllabe de plomb, c'est tout ce que je peux dire à ma mère qui va bientôt mourir.»

Sa courte et morne existence tient dans un volumineux journal qui ne se lit pas. On l'ouvre au hasard, on prélève un fragment, on le médite, on le savoure avec dans la bouche un arrière-goût d'amertume. Et on y revient, ne serait-ce que pour dissiper les relents sucrés dont vous empestent les rats de la vanité littéraire. Quant à l'écriture hystérique, répandue autant que l'autosatisfaction, notre fragile insecte la tient en horreur. Il n'aime que les mots recuits qui assurent un fond à l'expression précise. «Ce coq, c'est une plume de poule.»

Il aura rendu le plus pudique soliloque accessible à tous. Y compris son amour taciturne. Les riens de sa vie nourrissent son écriture en gouttes de silence. Les notations tombent sur la page et ne bavent pas, ne dépassant pas la stricte limite qui leur est assignée. Là gît, caché, le renoncement à soi-même qui est la figure voilée d'une attention généreuse à l'autre. Il faut être intimement *donné* pour capter prestement le mal miniature qui taraude sous les calmes apparences : enfant qui a la rivière du village pour confidente, maçon n'ayant

de caresse vraie que pour les pierres, marchande des quatre saisons rendue au seuil de la cinquième, balayeur de rues qui se confond avec les déchets. Toute la médiocrité d'être qu'il distille dans son *labobservatoire* portatif ne l'empêche pas, bien au contraire, de s'émouvoir à la dérobée. Quand la tristesse l'alourdit, il laisse échapper une parcelle de son secret. «Et gorges nues, si blanches qu'il fait soleil dans le trou de la serrure, les deux sœurs ennemies mesurent loyalement leurs seins avec un bol à café au lait.» Il n'a pas rétréci en vain, ce moustique : la rancœur y perd ce qu'y gagne l'émerveillement. L'ironie cligne de l'œil. Complicité d'un cœur en miettes.

À miser sur si peu, on s'use vite. Tôt un matin, sa copine la mort, à bout de patience, l'a giflé. Comme autrefois sa mère. Pour une fois il n'aura pas eu le loisir d'être triste.

* Jules Renard (1864-1910) (note de la rédaction)